A travers le vaste monde

L'art et la littérature russes

Le rôle de l'art et de la littérature dans l'Etat soviétique, leur action contre «tout ordre bourgeois et tout ennemi extérieur et intérieur», ont fait l'objet d'un exposé présenté par le secrétaire du parti communiste Idanov, devant une assemblée de militants communistes et d'écrivains de Léningrad. Après avoir violemment attaqué «certains écrivains qui après la guerre crurent qu'ils pouvaient reprendre les pantoufles et jouer avec des idées étrangères», Idanov a déclaré que le gouvernement russe attache une importance principale au redressement et à la reprise en mains des cadres intellectuels soviétiques et, pour atteindre ce but, poursuivra jusqu'au bout l'extirpation complète des tendances pernicieuses constatées dans la littérature. La fin du rapport d'Idanov est particulièrement intéressante du point de vue international: «Nos succès à l'intérieur et à l'extérieur ne plaisent pas au monde bourgeois», a poursuivi Idanov. On cherche par tous les moyens à calomnier notre pays. Dans ces conditions, la mission de la littérature soviétique consiste non seulement à répondre coup pour coup à toute cette calomnie, mais à flageller la culture bourgeoise qui se trouve dans un état de marasme et de décomposition. Si belle que soit extérieurement l'enveloppe formelle de l'œuvre des littérateurs et des hommes de cinéma et de théâtre occidentaux, ils n'en réussiront pas plus à sauver leur culture bourgeoise, car son fondement moral est corrompu puisqu'elle est mise au service de la propriété privée et du capitalisme, des intérêts égoïstes de la couche supérieure de la société bourgeoise.

Mystérieux corps lumineux

Un corps lumineux, incandescent a traversé dimanche le ciel de Florence. Il venait du nord et a poursuivi son chemin vers l'ouest, pour dévier vers le sud.

L'observatoire de Florence n'a pas pu observer le passage de ce corps lumineux, mais on exclut la possibilité du passage d'un météore. On pense plutôt s'être trouvé en présence d'une de ces mystérieuses fusées qui, depuis quelques semaines, font leur apparition en divers points de l'Europe.

A la veille du verdict de Nuremberg

Plus de 60 journalistes allemands, comptant en zone américaine et britannique environ neuf millions de lecteurs, pourront assister au jugement du procès de Nuremberg. Mais pour pouvoir réserver des places aux journalistes allemands dans la tribune de la presse, il faudra y réduire les sièges des correspondants de presse anglais, américains, français et autres. Les autorités responsables sont d'avis que des comptes rendus, dans les journaux allemands, des derniers débats de ce procès historique revêtiront une telle importance pour les lecteurs allemands que cela justifie pleinement la cession d'une partie de deux cents places des journalistes alliés aux représentants de la presse allemande.

L'Angleterre à court de bois de construction

M. Bevan, ministre de la santé publique, a déclaré que l'arrêt des livraisons de bois de construction à l'Angleterre par la Russie et la Suède retardait sensiblement la construction des logements dans le pays. La Russie a besoin de tout son bois de construction, et l'Angleterre n'est pas en mesure de livrer du charbon à la Suède contre du bois. Faute de ce matériel, l'Angleterre a dû inventer autre chose, ce qui l'a conduite à devenir l'un des pays les plus modernes en matière de construction de logements.

Rome sous la République

On écrit de Rome à la P. S. M.:

Dans «The Rome Daily American», journal paraissant en langue anglaise, une lectrice américaine posait récemment cette question: «Comment se fait-il que Rome, cette terre classique des arts, soit d'une saleté si repoussante? Les nombreux chômeurs ne trouveraient-ils pas là un travail utile à faire?» Dans la ville éternelle, on s'est en effet trouvé importuné cet été par la poussière qui envahissait toutes les rues et toutes les places, et qui venait en partie de la mauvaise volonté de la corporation des balayeurs de rues où la politique a remplacé l'ardeur au travail, et en partie, d'un mystérieux manque d'eau. Il est incompréhensible qu'une ville aussi célèbre par la richesse de ses eaux laisse tarir le jeu de ses fontaines, au moment des chaleurs les plus torrides. Quelqu'un en saurait-il la raison? Peut-être! Les mêmes Romains qui, au temps du fascisme, se plaignaient d'un régime qui comprenait trop de gendarmes, maugréent aujourd'hui contre la saleté «démocratique» comme si, en Italie, il n'y avait que deux maux: la dictature et l'anarchie, que l'on confond avec la démocratie.

Dernièrement, par ordre du Syndicat des tramelots, une ligne de banlieue ne fut plus desservie pendant deux jours par suite du «mauvais comportement des voyageurs». Ce même syndicat a informé la presse qu'il menaçait d'arrêter toute la circulation si les voyageurs continuaient à manquer de discipline.

Le syndicat des typographes a proposé officiellement que les compositeurs des journaux politiques aient le droit de censurer préalablement les articles et d'éliminer ceux qui leur paraîtraient «réactionnaires». Faut-il s'étonner dès lors que les Romains ne soient pas très enchantés de la nouvelle Italie!

Une seule chose n'a pas changé: on continue à user et à abuser du mot «liberté». Rome a naturellement sa «Place de la Liberté», laquelle symbolise la liberté de l'Italie d'une manière assez paradoxale, puisqu'on n'y voit que les drapeaux alliés, — celui de l'Italie manque. Ce drapeau cause d'ailleurs de gros soucis à la République. Avec la chute de la monarchie, les armes de la Maison de Savoie disparurent, mais privé de cet emblème, le drapeau italien devenait celui du Mexique. Pour éviter une fâcheuse confusion, il faudrait un symbole républicain à la place des armes royales extirpées. Or, dans un temps pauvre en symboles, on n'en a trouvé ni pour le drapeau, ni pour l'Etat.

Pour le moment, la République et la démocratie italiennes n'existent que de nom. Le «commandatore» — chevalier de l'ordre de la maison de Savoie — tient encore à son titre, et lorsque le président de la République rend visite au Pape, il se fait accompagner par une quantité de représentants de la plus haute aristocratie italienne. Du côté de S. S. le Pape, il est lui-même reçu par quatre princes.

L'administration municipale se trouve devant une tâche considérable. Elle doit faire disparaître des murs des maisons les millions d'affiches du dernier plébiscite, qui seront remplacées par les affiches de la prochaine campagne électorale: élections municipales, puis élections parlementaires. L'administration a prévu une somme de 16 millions de lires pour faire disparaître les vieilles affiches. C'est beaucoup d'argent, au moment même où la caisse est vide. Un journal de Rome insinuait dernièrement que si le fisc n'arrivait pas à saisir les milliards des marchands noirs, la ville pourrait au moins prélever une taxe sur la cocaïne, que l'on vend sur la Place Colonna à 2500 lires le gramme sous le nom de «Bianchina» et qui trouve, paraît-il, même pour ce prix exorbitant, des acheteurs.

Zurich repousse les attaques de Berne

Au Grand Conseil de Zurich, M. Schlaepfer, radical, dans une interpellation, a demandé quelles sont les relations entre la Swissair et le canton de Zurich. Cette interpellation était motivée par les attaques lancées contre la Swissair au Grand Conseil de Berne. L'orateur a demandé quelle était la participation du canton de Zurich à la Swissair.

M. Corrodi, chef du département des travaux, a répondu au nom du Conseil d'Etat, par un exposé des efforts faits pour la création d'une société de navigation aérienne. Il ressort du dit exposé que, dès le début, le canton de Zurich a approuvé la création envisagée d'une entreprise nationale de navigation aérienne par la fusion des deux sociétés Alpar et Swissair. L'orateur a dit que le canton de Zurich ne participe que pour une somme de 5000 francs seulement au capital-actions de la Swissair qui était d'un million de francs jusqu'ici et qu'il ne possède aucun siège au Conseil d'administration de la société. La décision d'augmenter le capital, qui du reste a été prise après une décision semblable de l'Alpar, s'est faite sans que l'on ait pris préalablement contact avec le Conseil d'Etat.

Le point de vue du gouvernement est que l'intérêt national exige, comme devant, une société unique qui doit être organisée en entreprise semi-économique et à laquelle le canton de Zurich devrait participer d'une manière appropriée. Le canton de Zurich a toujours observé une attitude correcte et rationnelle dans les négociations et n'a, en aucune manière, porté préjudice aux intérêts des autres cantons. Le Conseil d'Etat est étonné des reproches proférés au Grand Conseil de Berne et les repousse.

Les él[ecte]urs vaudois disent non

Samedi et dimanche, le corps électoral vaudois était appelé à se prononcer sur un projet adopté ce printemps à l'unanimité par le Grand Conseil. Il s'agissait de l'octroi d'un crédit de 1.500.000 francs pour l'achat de la propriété du «Cèdre», située à l'avenue de Cour à Lausanne et contiguë de l'ancien Hôtel Savoy où est maintenant installée l'Ecole polytechnique de l'Université de Lausanne. Cette acquisition devait permettre à l'Etat de s'assurer une réserve de terrains à bâtir dans un quartier où l'on pourrait petit à petit créer un centre universitaire des branches techniques et scientifiques. On envisageait en effet, au fur et à mesure des possibilités, de grouper là les laboratoires dépendant de l'Ecole polytechnique, d'y construire une nouvelle Ecole de chimie et de physique et, peut-être, d'autres établissements d'instruction du même genre.

Invité, en vertu de la Constitution, à donner son avis sur ce crédit dépassant le montant des dépenses extrabudgétaires que le Parlement est autorisé à décider en dernier ressort, le peuple vaudois a refusé de ratifier l'opération projetée. A vrai dire, seule une petite partie du corps électoral, soit pas beaucoup plus que le dixième de celui-ci, a pris la peine de se rendre aux urnes.

Sur les 111.000 électeurs que compte le canton, 15.026 seulement ont participé au scrutin; 7956 ont voté non; 7068 ont voté oui. Les résultats de cinq petites communes ne sont pas encore connus; mais ils ne modifieront probablement pas le sens du verdict populaire. Le projet a donc été repoussé à une majorité de 890 voix. Dans la capitale vaudoise, où l'on a également très peu voté, les résultats étaient favorables par 1843 oui contre 1037 non. Il en est de même dans la plupart des villes. Toutefois, plusieurs régions citadines ont donné également des majorités rejetantes. Avec un certain nombre d'exceptions assez marquées, c'est pourtant dans les campagnes, ainsi que dans le district de la Vallée, que l'opposition a été la plus nombreuse.

L'accord horloger anglo suisse sonne-t-il le glas de notre industrie nationale

(Suite de la première page).

— Mais nous nous demandons: prévoit-on des accords similaires avec d'autres pays?

— On pense, veut bien nous dire M. X., que les Américains, les Russes, s'intéresseront à cette affaire. D'ailleurs, il y a le précédent relaté plus haut. Tout indique que l'URSS renouvellera ses propositions.

— Quels seront les moyens de lutte de l'horlogerie pour se défendre contre les effets de cette location de machines.

— La qualité, l'excellence de notre main-d'œuvre. Il faut soigner notre réputation. Ainsi nous aurons de quoi tenir. Organisons, et c'est ce que nous mettons sur pied actuellement, une propagande appropriée, collective pour la bonne montre suisse. Ne comptons pas trop sur les agents consulaires, les attachés commerciaux qui généralement ne sont pas du métier. Formons des propagandistes et encore une fois soignons notre qualité.

Cette opinion est juste, elle témoigne d'une parfaite connaissance de la situation.

Il est intéressant de connaître l'avis patronal sur l'utilité de conventions, de l'organisation horlogère, édifiée par les pouvoirs publics au moment de la crise. La réponse est claire:

— L'arrêté a rendu d'appréciables services.

Pas prêt pour l'abdication

L'accord anglo-suisse constitue un tournant dans l'histoire de l'horlogerie. Notre industrie nationale risque de glisser hors de notre pays. Il y a un danger, c'est certain, mais ne l'exagérons pas. Nous n'avons pas toujours eu en Suisse le monopole de la fabrication de la montre. Les premiers chronomètres nous vinrent d'Angleterre. D'ailleurs n'ayons pas trop de crainte: nous ne sommes pas prêts pour l'abdication. Nous avons derrière nous un lumineux passé et nous pourrons rivaliser quoi qu'il arrive.

Ces propos de M. X., que nous remercions pour sa courtoisie, sont rassurants.

Dernière question.

— Et le boom encore combien de temps?

— Trois à quatre ans, peut-être; mais qui pourrait le dire?

Je pars avec le sourire. Heureux horlogers. Comme nous vous le souhaitons de bon cœur. Il y a déjà eu tant d'espoirs déçus dans le métier de la montre. — H. L.

LA RADIO

Mercredi 25 septem[bre]

SOTTENS

11.30 Emission commune; 12.29 Signal horaire; 12.30 Le rail, la route, les ailes; 12.45 Informations; 12.55 Musique instrumentale légère; 13.25 En écoutant les beaux disques; 16.59 Signal horaire; 17.00 Emission commune; 18.00 Au rendez-vous des benjamins; 18.30 Duos alto-piano; 19.00 Au gré des jours; 19.15 Informations; 19.25 La Tribune de Paris; 19.45 Musique de table; 20.00 Au pays des légendes; 20.25 Concert symphonique; 21.50 Le Tribunal du Livre; 22.10 Conférence internationale du travail à Montréal; 22.20 Informations; 22.30 Emis. commune; 23.00 Fin.

BEROMUNSTER

11.30 Emission commune; 12.29 Signal horaire; 12.30 Informations; 12.40 Musique d'opéras; 13.25 Nouveaux disques; 13.30 Valses de J. Brahms; 16.59 Signal horaire; 17.00 Emission commune; 18.00 Pour les jeunes; 18.30 Musique légère; 19.30 Informations; 19.40 Echos du temps; 19.55 Quatre valses caractéristiques; 20.10 Les petits chanteurs de Fribourg; 20.20 Jazz pour piano; 20.35 Reprise; Mon ami Jack, comédie légère; 22.00 Informations; 22.05 On dansera; 22.30 Emission commune; 23.00 Fin.

ROMAN DU JOURNAL DU JURA

CARREFOUR

Roman de Jean Marclay

31

Des larmes coulent le long des joues de Roger en présence d'une telle abnégation. Il ne sait plus résister. Doucement, il s'est rapproché, a pris la main de Michèle qu'il presse entre ses doigts pendant que l'inspecteur achève.

— Ainsi, ma mort aura servi à quelque chose, que Dieu, dans sa bonté,, me pardonne tout.

Le policier a une dernière demande: il tend le bloc à la jeune femme:

— Pouvez-vous signer, madame?

Sans regarder le bloc, fixant uniquement de Vétheuil, Michèle saisit le stylo que l'inspecteur a déposé entre ses doigts tremblants. Elle fait un effort surhumain, et trace avec difficulté, l'une après l'autre, les lettres de son nom. Mais, arrivée à la dernière, elle a une faiblesse, sa main glisse lentement sur le bloc, barrant la page entière d'un long paraphe, puis sa tête s'incline en arrière, s'enfonce dans les coussins et ses yeux se ferment.

Un silence poignant emplit la chambre. Les inspecteurs se découvrent sans chercher à cacher leur émotion, cependant armés contre toute sensibilité. De Vétheuil a mis un genoux à terre, devant le corps maintenant inerte de la jeune femme.

Et sur le trottoir du boulevard, comme si elle s'associait à la tristesse de l'heure, l'enseigne lumineuse de «Chez Michèle» s'éteint lentement, lettre par lettre.

Le mauvais rêve s'est évanoui, mais la joie que Roger de Vétheuil serait en droit d'éprouver se trouve voilée par un sentiment de pitié reconnaissante éprouvé à l'égard de celle qui, après avoir cherché à le perdre, l'a sauvé au prix de son anéantissement.

La chronique journalistique s'est emparée de l'événement, et c'est tout le procès de Vétheuil revenant d'actualité à la lueur du drame de la boîte de nuit du boulevard de Clichy.

Roger n'a pas voulu exposer les siens à ces nouvelles éclaboussures qui, demain, seront oubliées, mais risquent pour l'instant de raviver en sa femme, en son fils de pénibles souvenirs.

Aussi a-t-il décidé de quitter Paris. Il s'en est ouvert à maître Alexandri, qui l'a pleinement félicité.

— C'est une excellente idée, mon vieux, a dit l'avocat, et cette fois, je t'approuve sans restriction.

— Merci, mon cher, a répliqué de Vétheuil, je n'oublierai jamais la fidélité de ton inaltérable amitié. Je compte encore sur toi pour ce que je t'ai demandé hier au soir.

— Sois tranquille, je m'en suis déjà occupé aujourd'hui même. Elle aura une sépulture correcte et sa tombe sera fleurie et entretenue.

— Je t'en sais gré, répondit Roger; je lui devais bien ça, et maintenant, je vais informer Anna de ma décision.

Anna de Vétheuil accepta avec une joie sincère cette solution où toute la délicatesse de son mari se concentrait, et tous deux s'en furent prendre Paul au collège, d'où, selon le conseil du proviseur, on ne l'avait pas retiré encore pour ne pas paraître, aux yeux des enfants, donner une importance à leur querelle récente.

Les élèves étaient en pleine récréation. Du préau, où ils attendaient leur fils, Anna et Roger assistèrent aux jeux des enfants joyeux et insouciants.

Cet entrain, cette vie débordante, franche et saine, étaient un apaisement à l'existence horrible menée dans ces derniers mois.

Essoufflé, très rouge, Paul surgit soudain derrière un pilier; il se jeta dans les bras de sa mère, sauta au cou de son père; mais surpris par leurs visages réjouis, il demanda:

— Qu'y a-t-il? Vous me ménagez une récompense?

— Tu as deviné, mon chéri, dit Roger de Vétheuil, nous sommes venus te prendre, car nous partons pour un long voyage d'agrément.

— Oh! chic alors, s'écria Paul en battant des mains.

Et il ajouta:

— Moi aussi, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Oui? Laquelle? demandèrent à la fois Anna et Roger.

— Vous vous rappelez le jour où je me suis battu avec trois camarades.

— Eh bien?

— Ils sont venus s'excuser.

— Ah! dit de Vétheuil.

— Et moi, que veux-tu, papa, je leur ai pardonné.

Un peu troublé, Roger de Vétheuil répondit:

— Tu as bien fait, mon Paul. La plus belle, la plus grande chose dans la vie, c'est de pouvoir pardonner. Et maintenant, chéri, va te préparer et viens nous rejoindre.

— Un moment encore, papa, supplia le garçon, laissez-moi finir ma partie.

Et léger, plein de santé, Paul s'élança dans la cour à la poursuite du ballon. Ce fut bientôt la mêlée générale dans une atmosphère de chaude gaîté et de vifs éclats de voix.

Brusquement, la dernière pensée de Michèle Alain revient à l'esprit de Roger de Vétheuil; il la répète presque religieusement.

«Je souhaite qu'il vive heureux.»

Instinctivement, il s'est serré contre Anna, et son regard tout naturellement se porte vers le petit Paul, qui, là-bas, au milieu de la cour en effervescence, est bien pour lui l'image du bonheur retrouvé, grâce au dévouement d'une femme qu'il aima alors qu'il n'était que Jean Pelletier, le mauvais garçon.

FIN

Démographie russe

Le chiffre des naissances atteint dans la capitale soviétique celui d'avant-guerre. Plus de 300 enfants naissent chaque jour à Moscou.